

Récit d'une autre époque

Lettre à Clermont



Salutations à toi, vieux copain d'enfance...Oups! J'ai l'impression que j'aurais dû escamoter l'adjectif «vieux» car cela fait plus d'une quinzaine d'années que tu as cessé de vieillir un jour d'automne lorsque tu t'es allongé dans ton clos pour ne plus te relever. Pendant longtemps, j'en suis sûr, tu t'es dit que je t'avais oublié; tant d'années ont filé depuis ce 7 septembre 1954 où j'ai pris les gros chars pour le collège de Sainte-Anne. Si tu t'en souviens bien, quelques jours auparavant, nous avions fait ensemble pour la dernière fois la récolte des patates dans le champ en avant de votre maison et ton père, monsieur Paul, trouvait qu'on brettait plus que d'ordinaire. Là où tu es, j' imagine que pour te désennuyer tu jetais un petit coup d'œil dans L'Écho, un peu surpris de constater que je ne parlais pas de toi alors que nos chemins avaient été si proches dans ces années

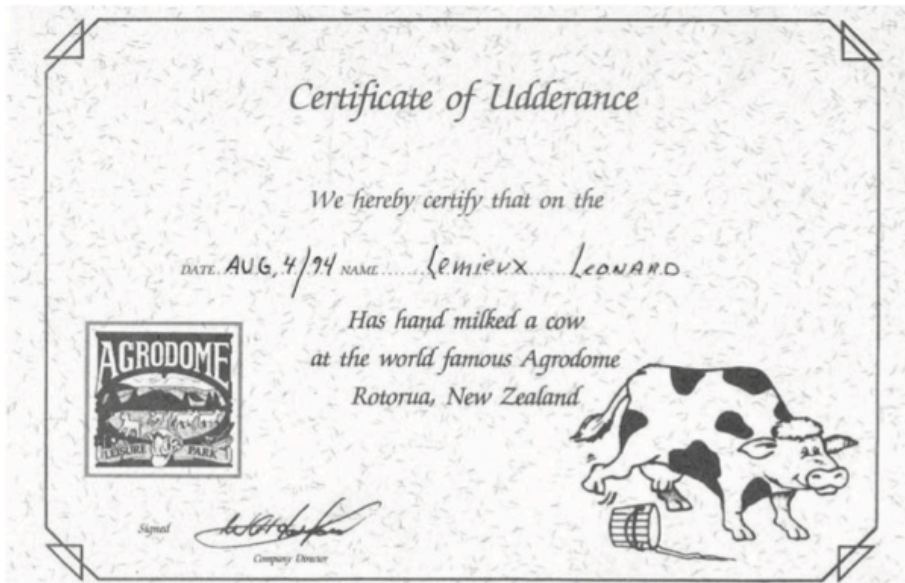
qu'on appelle aujourd'hui la préadolescence. Nous étions voisins, avions le même âge et allions à la même école. D'ailleurs, notre maîtresse, ceci dit en tout bien tout honneur, était ta sœur Huguette que je revois de temps à autre et qui a peine, chaque fois, à me reconnaître. Il faut admettre qu'une moustache grise te change le portrait d'une bedaine de dix ans.

Mon cher Clermont, j'ai un aveu à te faire: tu as été pour moi le meilleur des professeurs dans l'apprentissage de la vie agricole quotidienne. Tu rirais de me voir faire le faraud avec mon Farmall Super A 1952 sur mes terres de roches et de mouches noires de Sainte-Euphémie. C'est un amusement tandis que pour toi, travailler sur la terre, c'était une besogne bien rodée à laquelle tu m'as associé et dont il m'est resté des souvenirs inaltérables. Tu m'as enseigné l'art de cueillir les

œufs sous les poules au nid sans me faire «picosser» les doigts. De toi j'ai retenu la recette de cette «bouette» pour les cochons que j'ai servie à mes propres bêtes dans une tentative d'élevage sans lendemain. Quel sentiment d'importance j'éprouvais quand venait le temps d'aller quérir les vaches. Tu me laissais les appeler avec un «Qué, qué, qué vaches qué» et elles arrivaient d'un seul trait, ce que j'attribuais à mon autorité alors que leur horloge biologique fonctionnait à merveille. Avec le chien, on les ramenait à la grange, sans les presser car souvent le lait coulait des paires des grosses Holstein au ventre gonflé de luzerne et de trèfle. Dociles, elles retrouvaient toutes la place de traite qui était la leur. On me confiait l'écuage et la distribution de la litière sous les bêtes à la condition que je prenne bien garde de ne pas les piquer avec

Récit d'une autre époque

Lettre à Clermont



les dents de la fourche. Il régnait à ce moment dans l'étable une odeur tiède de fourrage, de lait chaud, une senteur qui ne se décrit pas mais que tous les habitants affectionnent, un mélange de tranquillité et de sécurité. Grâce à ta patience, j'ai appris à traire les vaches, à un rythme bien modéré certes mais assez fort pour faire monter la broue sur le lait, tout un exploit dans mon cas. Tu sais, ton petit truc qui consiste à faire pisser un peu de lait sur ses doigts avant de presser le pis, cela m'a valu un diplôme de champion-tireur de vaches. Écoute bien ça. En 1994, je visitais une exposition agricole en Nouvelle-Zélande et on m'a choisi pour participer à un concours de traite. La vache était juchée sur une estrade comme dans un vrai spectacle. Les premiers concurrents avaient fait chou blanc, ne sachant vraiment pas comment aborder la chose. Mon tour venu, je demande un petit banc qui était demeuré à l'écart, je m'envoie un trait de lait sur les mains. Tout de suite, le maître de

cérémonie m'arrête et me déclare champion sans que j'aie eu à traire cette vache qui ne parlait que l'anglais mais qui a vite compris qu'elle avait affaire à un « connoisseur ». Inutile de te dire que j'ai conservé ce document que j'aurais bien aimé te montrer. Je reviens au cérémonial de la traite. L'étape finale nous incombait à tous deux et c'est dans glacière que cela se passait. L'hiver précédent, ton père et tes frères avaient découpé dans la rivière des blocs de glace, plus précisément sous le vieux pont à l'endroit que nous appelions la fosse à Jos Dumas. Ces blocs d'un bleu transparent étaient entreposés dans une remise et se conservaient grâce au bran de scie qui les recouvrait. Il fallait en dégager un ou deux, les rincer, les casser en morceaux et les déposer dans le bac pour assurer la conservation du lait. Chaque fois, on se réservait un éclat de glace que l'on savourait un peu comme le font aujourd'hui les enfants avec des « popsicles » et des tubes de « slush ».

Une ou deux fois l'été, nous participions au rodéo de la pesée des porcs qui devaient passer à la boucherie. Si ma mémoire me sert bien, le poids charnière était fixé à 208 livres mais pour nous en assurer, nous devions faire entrer l'animal dans une cage posée sur une balance. Comme tu étais beaucoup plus costaud que moi, tu empoignais le cochon par la queue en le poussant fortement tandis que j'avais la gérance des oreilles et de la tête. Lorsque, après des essais répétés qui faisaient perdre à la saucisse en devenir quelques livres et plusieurs soies, on parvenait à établir la pesanteur requise, on marquait l'animal par un X de couleur, ce qui ne présageait rien de bon pour lui.

Mon départ pour le collège a marqué la fin de nos aventures communes, mais dans les années qui ont suivi, mon frère Gilles a pris le relais. Lui, il te donnait un vrai coup de main car il est beaucoup plus habile que moi dans le train-train de la ferme.

Pour terminer, je me sentais obligé depuis longtemps de te faire savoir mon admiration devant ta simplicité, devant ton désir de toujours bien faire ce qui se devait d'être fait. Comme tu es parti sans laisser d'adresse, je confie cette lettre à la poste restante, confiant que tu passeras bien un jour pour la récupérer.

P.S. Il y a quelque temps, j'ai rencontré ta nièce Brigitte, fille de ta sœur Yolande; sache qu'elle t'aime beaucoup, ça, tu le savais, j'en suis certain.

Un vieil ami, de plus en plus vieux, **Léonard**.

Prochain numéro : l'âge d'or de la voirie.
Vos commentaires à :

lemieux.leonard@videotron.ca